

MASHA
CEROVIC

LES ENFANTS DE STALINE

La guerre des partisans soviétiques (1941-1944)

L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE
SEUIL



Les Enfants de Staline

MASHA CEROVIC

Les Enfants de Staline

La guerre des partisans soviétiques
1941-1944

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron.

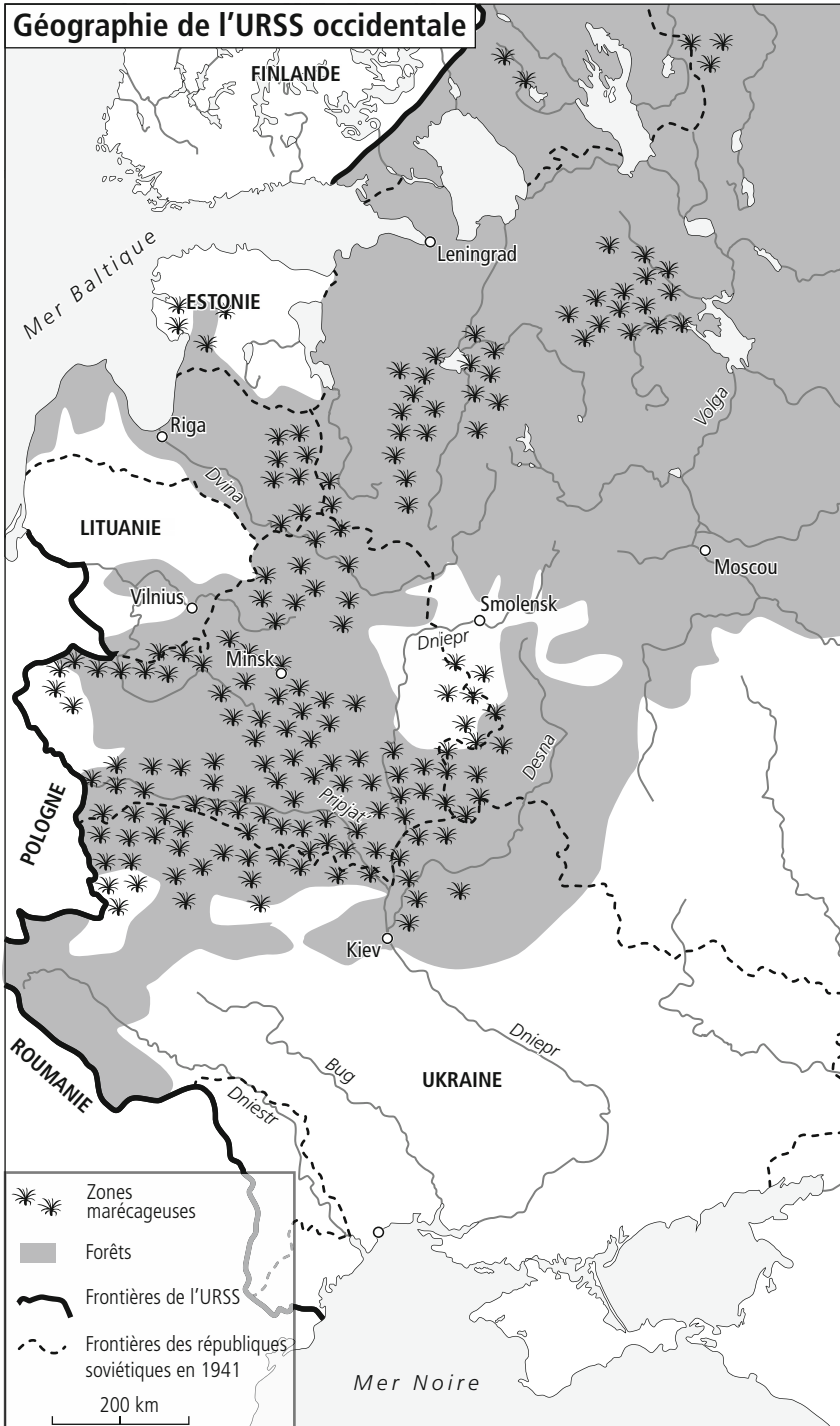
ISBN 978-2-02-112168-1

© Éditions du Seuil, avril 2018

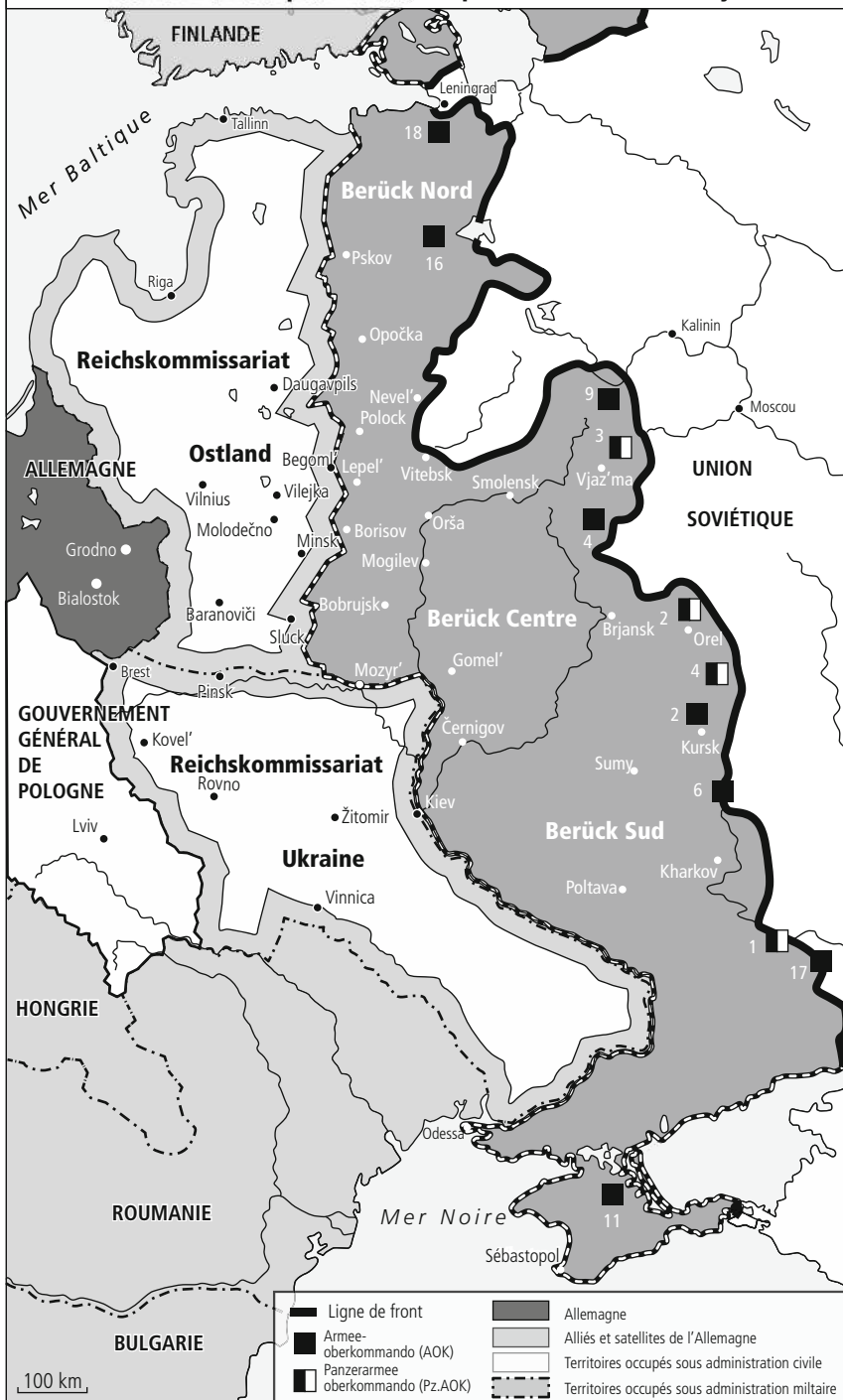
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

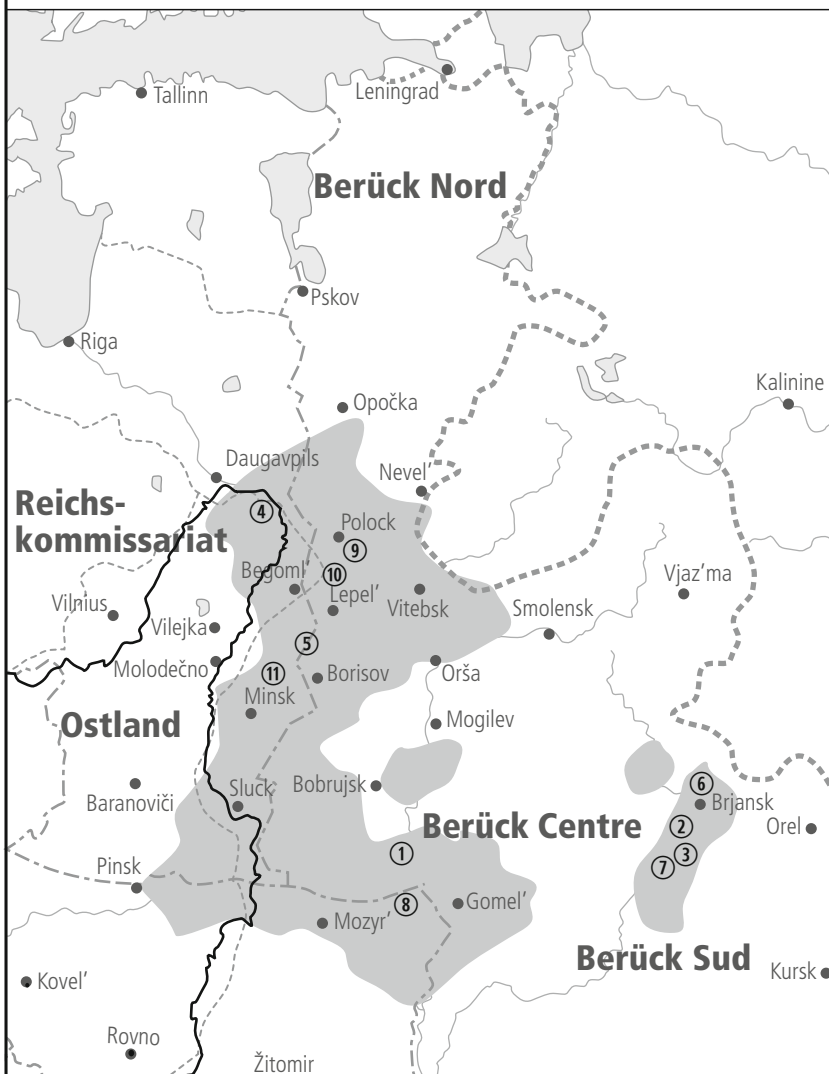
Géographie de l'URSS occidentale



Les territoires soviétiques sous occupation allemande en juin 1942



Implantation des partisans et opérations allemandes (1942-1944)



Principales zones d'implantation
des partisans en 1943

— Frontière polonaise en 1939

100 km

Opérations allemandes :

- 1 : Bamberg, fin mars 1942
- 2 : Triangle (Dreieck), septembre 1942
- 3 : Rectangle (Viereck), septembre 1942
- 4 : Magie hivernale (Winterzauber), février-avril 1943
- 5 : Cottbus, mai-juin 1943

- 6 : Franc-Tireur (Freischütz), fin mai-juin 1943
- 7 : Baron tsigane (Zigeunerbaron), fin mai-juin 1943
- 8 : Weichsel, mai-juin 1943
- 9 : Averse (Regenschauer), avril 1944
- 10 : Fête printanière (Frühlingsfest), avril-mai 1944
- 11 : Cormoran, mai-juin 1944

Règles de translittération et de transcription

La norme GOST 1983 (UN 1987) a été adoptée pour la transcription des caractères cyrilliques.

а	б	в	г	д	е	ж	з	и	й	к
a	b	v	g	d	e	ž	z	i	j	k

л	м	н	о	п	р	с	т	у	ф	х
l	m	n	o	p	r	s	t	u	f	h

ц	ч	ш	щ	ъ	ы	ь	э	ю	я	і
c	č	š	šč	”	y	’	è	ju	ja	ï

Les localités sont désignées normalement par leur nom russe usuel dans les années 1940. Dans la traduction de textes allemands, c’est ce nom russe dans la translittération ci-dessus qui est utilisé, afin de garder une cohérence dans les désignations géographiques. Pour les villes importantes qui ont changé de nom depuis, leur nom actuel est indiqué entre crochets. Les lieux sont définis en fonction de la géographie administrative soviétique d’époque, avec deux niveaux principaux, le district (*rajon*) et la région (oblast).

Afin de faciliter la lecture, nous avons cependant conservé les noms propres courants dans la langue française dans leur orthographe habituelle : ainsi de Staline, Beria, Joukov, Khrouchtchev, Moscou, Kiev.

Liste des abréviations et termes étrangers utilisés

AK	Armia Krajowa, Armée de l'intérieur (principale force de résistance polonaise)
AOK	<i>Armeeoberkommando</i> , état-major d'armée
BA	<i>Bundesarchiv</i> , Archives fédérales allemandes
BA-MA	<i>Bundesarchiv-Militärarchiv</i> , Archives militaires fédérales allemandes
<i>Berück*</i>	<i>Befehlshaber des rückwärtigen Heeresgebiets</i> , commandant de la zone arrière de l'armée de terre
CC	Comité central du parti communiste
CDAGOU	<i>Central'nij deržavnij arhiv gromads'kih ob'èdnan' Ukraïni</i> , Archives d'État centrales des organisations de masse d'Ukraine
Gestapo	<i>Geheime Staatspolizei</i> , police secrète d'État
GFP	<i>Geheime Feldpolizei</i> , police militaire secrète
GRU	<i>Glavnoe Razvedyvatel'noe Upravlenie</i> , service central du renseignement militaire
<i>Hifwillige (Hiwi)</i>	Auxiliaire local de l'armée allemande
HSSPF	<i>Höhere SS- und Polizeiführer</i> , commandant général de la SS et de la police
IRI RAN	Institut d'histoire russe de l'Académie des sciences de Russie
<i>Ispolkom*</i>	<i>Ispolnitel'nyj komitet</i> , comité exécutif (<i>rajsipolkom</i> – comité exécutif de district)
Kolkhoze	<i>Kollektivnoe hozjajstvo</i> , ferme collective
Komsomol	<i>Kommunističeskij Sojuz Molodeži</i> , Union de la jeunesse communiste
<i>Korück*</i>	<i>Kommandant des rückwärtigen Armeegebiets</i> , commandant de la zone arrière d'une armée

NARB	<i>Nacional'nyj arhiv respubliki Belarus'</i> , Archives nationales de la république de Biélorussie
NKGB	<i>Narodnyj Komissariat Gosudarstvennoj Bezopasnosti</i> , Commissariat du peuple à la sécurité d'État
NKVD	<i>Narodnyj Komissariat Vnutrennyh Del</i> , Commissariat du peuple aux Affaires intérieures
<i>Obkom*</i>	<i>Oblastnoj komitet</i> , comité régional du parti communiste
OD	<i>Ordnungsdienst</i> , service d'ordre
OUN	<i>Organizacija Ukraïns'kih Nacionalistiv</i> , Organisation des nationalistes ukrainiens
PC(b)	Parti communiste (bolchevique) – B de Biélorussie, U d'Ukraine, US d'Union soviétique
<i>Politrak*</i>	<i>Političeskij rukovoditel'</i> , grade d'officier politique dans l'Armée rouge
<i>Rajkom*</i>	<i>Rajonnyj komitet</i> , comité de district du parti communiste
<i>Reichskommissariat</i>	Commissariat du Reich (impérial)
RGASPI	<i>Rossijskij gosudarstvennyj arhiv social'no-političeskoj istorii</i> , Archives russes d'État d'histoire sociale et politique
Pz.AOK	<i>Panzer-Armeeoberkommando</i> , état-major d'armée blindée
<i>Schuma*</i>	<i>Schutzmannschaft</i> , policiers et auxiliaires soviétiques locaux
<i>Sicherungsdivision</i>	Division de sécurité
Sovinformburo	<i>Sovetskoe informacionnoe bjuro</i> , bureau d'information soviétique
SS	<i>Schutzstaffel</i> , escadron de protection
Staroste	sous l'occupation, responsable de village
<i>Staršina*</i>	sous l'occupation, responsable de <i>volost'</i> (arrondissement)
UPA	<i>Ukraïns'ka Povstans'ka Armija</i> , Armée insurrectionnelle ukrainienne
USHMM	United States Holocaust Museum and Memorial
<i>Zemljanka*</i>	abri sommaire semi-enterré

Introduction

Begoml', Lepel' ... Deux bourgades endormies, deux noms étrangers aux oreilles européennes, entre lesquelles s'étendent depuis 1925 un immense parc naturel de 60 000 hectares de forêts et 40 000 hectares de marécages, des bisons, des ours, des lynx. Au début de 1943 y vivent plus de 10 000 partisans soviétiques, qui ont pris les armes au cours de l'année 1942 contre l'occupant allemand. Pas un seul Allemand n'a pénétré la zone depuis des mois quand, à l'été 1943, les occupants lancent l'opération *Cottbus*. Sept mille civils au moins y périssent, des dizaines de villages sont incendiés. Et pourtant, à l'automne 1943, vivent encore, sur les ruines laissées par les Allemands, 20 000 partisans et 80 000 civils. Au printemps 1944, la Wehrmacht transforme la zone en désert, quelques semaines à peine avant le retour de l'Armée rouge. Rien ni personne aujourd'hui pour témoigner du combat désespéré des hommes de la brigade *Vengeurs du peuple* et des cris des habitants enfermés dans les granges de villages en flammes, ni pour dire comment se soulève la terre, là où gisent les corps des Juifs, prisonniers de guerre, partisans et civils massacrés en nombre. Les savoir-faire des combattants de la forêt, mi-guérilleros, mi-bandits, écrasés par les États et leurs armées, sont perdus. Pour retrouver les bastions des partisans soviétiques, il faut, depuis Minsk, Moscou ou Kiev, parcourir des kilomètres de routes dans un état catastrophique, suivre des cartes où s'égrènent des noms de hameaux suivis de la mention «inhabité», emprunter des sentiers que l'on devine à peine sous la neige ou dans la chaleur étouffante des marécages envahis de moustiques. Qui se risquerait à reprendre le chemin des 5 000 partisans qui, en novembre 1942, ont franchi le Dniepr et le Pripiat à moitié gelés pour s'installer dans les immenses marécages de Polésie, traversant une zone aujourd'hui interdite, à quelques dizaines de kilomètres de Tchernobyl?

Plus de 500 000 combattants, un demi-million de morts, civils dans leur écrasante majorité, plus de 5 000 villages biélorusses incendiés, dont plus de 600 entièrement détruits avec toute leur population : derrière ces chiffres s'esquisse la tragédie du plus puissant mouvement de résistance armée à l'occupation nazie en Europe, dont le territoire couvre l'essentiel de la Biélorussie actuelle, le nord et le nord-est de l'Ukraine et la Russie occidentale. Trois ans durant, les partisans soviétiques ont vécu et combattu dans l'espace, vaste et hostile, de forêts marécageuses qui s'étend de l'ancienne frontière polono-soviétique à Moscou, dans des villages « sourds », comme disent les Russes, où les gens de la ville ne viennent que par accident ou pour réclamer le dû de l'État, mais où les armées des conquérants en quête d'empires passent régulièrement. Là reposent les soldats de la Grande Armée tombés dans les marécages après avoir franchi la Berezina ; là se trouvaient les positions allemandes, polonaises, russes, pendant la Première Guerre mondiale et les guerres qui s'ensuivirent ; là les partisans de 1812, 1918 et 1943 ont installé leurs camps. Au sud s'étendent les terres noires, terre nourricière, berceau de la Rus' kiévienne ; à l'est, les steppes, infinies promesses d'aventure et de liberté ; à l'ouest, les « terres de sang » disputées des siècles durant par les empires continentaux, mosaïques inextricables de peuples et de cultures. Au centre, Moscou se dresse à l'abri de la grande ceinture de la forêt russe, cimetière des conquérants. Dès l'été 1941, les hommes et les femmes y vivent au rythme des saisons, du calendrier imposé par les occupants allemands qui y lancent leur projet génocidaire avant d'y trouver la défaite et la mort de masse, mais aussi dans le temps long de la Russie en guerre de Napoléon à Toukhatchevski. Ils y font l'expérience du temps apocalyptique de la révolution dont l'élan trouve à la fois son apogée et son aboutissement dans la guerre extérieure et dans une décennie de guerres civiles¹. Là se déploie une violence multi-forme, qui est à la fois celle du paysan contre l'État, du résistant contre l'occupant, du Russe contre l'étranger, du révolutionnaire emporté dans sa course pour forger l'homme nouveau.

Retrouver l'expérience des partisans soviétiques, c'est plonger dans un monde d'hier, toujours présent et pourtant perdu, enfoui dans les replis d'une histoire dont nous sommes les héritiers mais que nous ne comprenons plus. Dormant dans les archives à Berlin, Freiburg, Minsk, Moscou, Kiev, et même Washington, des milliers de pages portent ses

traces. Souvent inexplorées, elles forment un puzzle complexe, kaléidoscope d'une réalité fragmentée, que l'historien patiemment rassemble. Dans les ordres, rapports, instructions émanant des autorités étatiques, il décode, derrière la sécheresse du langage bureaucratique, la manière dont les deux systèmes, nazi et soviétique, ont fait des populations civiles un enjeu central de leur guerre totale². Il scrute les logiques de cette guerre d'extermination qui voit s'affronter non seulement deux armées et deux États, mais deux sociétés dans leur ensemble. Seule la confrontation systématique des perspectives soviétique et allemande, qui n'est pas pratiquée par les historiens de l'occupation nazie en URSS, permet de reconstruire l'ensemble de ce système de violence³. Dans le croisement systématique des échelles et des perspectives se révèlent les dynamiques d'un engrenage de violence qui trouve à la fois son origine et son aboutissement dans des logiques exterminatrices qui ne sont pas épuisées par l'Holocauste. Au cœur de l'investigation émerge dans toute son ambivalence cette figure centrale du xx^e siècle, le *partisan*, ce combattant irrégulier qui fait ressurgir une violence de guerre « primitive » dans sa lutte contre les États modernes, contre les machines militaires nées des révolutions politiques et technologiques des xix^e et xx^e siècles.

Néanmoins, pas plus à Moscou qu'à Berlin, les acteurs ne comprenaient ni ne contrôlaient pleinement ce qu'il se passait dans les forêts de Biélorussie, de Russie occidentale et d'Ukraine septentrionale. Toutes les archives produites par les appareils des deux États en guerre ne sauraient dire pourquoi ces milliers de Soviétiques ont choisi, à partir de 1942, sans contact avec Moscou, de prendre les armes, de combattre. Ils avaient connu la terreur stalinienne, la collectivisation, la famine. Ils avaient vécu l'effondrement militaire de 1941, la débâcle de l'appareil soviétique. Ils savaient le prix terrible promis par les nazis à toute résistance. Pour saisir leur expérience – et leur choix – de la violence, il faut pénétrer dans l'archipel fragile de leurs territoires, retrouver les individus, les unités, les conflits locaux qui déchirent les sociétés rurales sous l'occupation. Les partisans eux-mêmes ont beaucoup écrit pendant la guerre, au crayon quand il le fallait, d'une écriture serrée, pleine d'abréviations, souvent avec la maladresse de celui qui manie mieux le fusil que le stylo, sur le moindre bout de papier, dans des cahiers d'écolier, au verso de formulaires administratifs. Qu'importent les risques et les difficultés, l'écrit était indispensable au fonctionnement de ces microcosmes qu'étaient les fiefs partisans : il fallait coordonner

l'action militaire, planifier les opérations, organiser la vie quotidienne, gérer les hommes et les ressources de ces territoires, rendre la justice, arbitrer les conflits entre unités rivales. À qui a la curiosité de plonger dans les profondeurs de la forêt s'offrent à Minsk⁴ et Kiev les archives de dizaines de brigades de partisans – journaux de bord, ordres, correspondances entre commandants, échanges entre combattants et civils, inventaires, enquêtes et jugements. De véritables systèmes d'échanges économiques et sociaux se dévoilent au regard, révélant comment les communautés se sont recomposées dans l'espace-temps extraordinaire de la guerre. Elles échappaient certes au contrôle de l'État, mais aussi à l'anarchie, à l'anomie, à l'atomisation que les historiens pensent souvent deviner dans le chaos de la société soviétique sous l'occupation. Elles formaient de véritables proto-États. D'autres écrits disent la volonté de certains des partisans de témoigner de leur combat pour la postérité, convaincus qu'ils étaient de la signification historique de ce qu'ils vivaient. Dans leurs journaux intimes⁵, ils écrivent pour donner sens à leur expérience, ils tentent de dire toute l'horreur de l'occupation, leurs peurs, leurs doutes et leurs joies, pour laisser une trace de leur existence, en défi à la mort qu'ils côtoient quotidiennement. Les visions de terreur d'un partisan juif, le déchirement et la plongée dans la rage meurtrière d'un combattant dont la famille a été massacrée, la joie d'une soirée dansante au village avec des jeunes filles peu farouches et de la vodka coulant à flots : d'outre-tombe, ces voix nous atteignent.

Pendant la guerre même, les historiens de l'Académie des sciences soviétique ont mené des entretiens, minutieusement sténographiés, avec des milliers de soldats de l'Armée rouge et des centaines de partisans⁶. Parce qu'ils ont recueilli une parole ni guidée ni censurée, si ce n'est par le choix de leurs interlocuteurs, le régime soviétique a interdit toute exploitation de ces sources qui ont été récemment redécouvertes. La syntaxe d'un partisan interviewé s'y fait hésitante lorsqu'il s'agit de raconter comment on meurt dans les camps nazis, comment brûle un village, de dire l'horreur et le désarroi de 1941, l'hostilité des villageois, la peur de celui qui est traqué par ses anciens voisins, le visage de cire du cadavre d'un camarade mutilé par les munitions explosives ennemies. D'autres s'expriment avec toute la grossièreté de l'argot du soldat, la brutale désinvolture de ceux qui sont fiers d'être des guerriers, et ne cachent ni l'ivresse de la vengeance, ni la joie du massacre, ni la camaraderie de la forêt.

Le partisan et le traître, l'Allemand et le Russe, la liberté, la patrie et le peuple, la révolution et la guerre, la foi, la haine, la vengeance : ces termes résonnent puissamment dans le discours des partisans soviétiques comme à travers deux siècles de guerres et de révolutions en Europe. En 1943, pour des partisans issus des rangs de l'Armée rouge et de la paysannerie soviétique, ils ont une polysémie propre. Celle-ci puise sa source dans une culture russe, paysanne, travaillée par cent ans d'affrontements avec l'État, une culture politique soviétique qui ne saurait se résumer au seul marxisme-léninisme, et dans l'expérience transformative de la guerre totale, de l'occupation et du déploiement des projets génocidaires nazis. Le phénomène partisan pendant la Seconde Guerre mondiale en URSS est le dernier grand épisode d'un cycle de violences qui a secoué le monde rural russe depuis le début du xx^e siècle. Dans les régions où émergent les partisans en 1942, les habitants gardent un souvenir vif de l'occupation allemande pendant la Première Guerre mondiale, des révolutions, de la guerre civile. À l'hiver 1941-1942, des soldats des divisions soviétiques balayées à l'été précédent ont su embrasser leurs aspirations, aller à la rencontre des paysans, et renouveler la terrible alliance de 1917 entre la révolution et la paysannerie. Sur la base de cette rencontre entre soldats et paysans, que les autorités, soviétiques comme allemandes, n'avaient ni prévue ni même imaginée, ils ont bâti leur pouvoir, se construisant des fiefs puissants, aux frontières des zones d'occupation allemande.

Comme en 1917, le village devient en 1942 l'assise du pouvoir des partisans, mais la guerre qu'ils mènent n'est ni celle des paysans de la guerre civile ni celle des autres résistants européens. Au cours des vingt-cinq années écoulées depuis la révolution, le « langage bolchevique », fondement d'une véritable « civilisation stalinienne », a pénétré les consciences⁷. Peu de partisans avaient lu le Cours abrégé ; le marxisme-léninisme n'avait guère de place dans leur vision du monde. Mais une partie d'entre eux au moins avaient fait leur un ethos bolchevique, apologie de la volonté, du devoir et du sacrifice individuel, les figures de l'ennemi construites par le pouvoir soviétique, une vision apocalyptique de l'histoire qui promettait l'avènement d'une société nouvelle, purifiée et harmonieuse, par la violence. Tout cela n'a pas suffi à mobiliser les Soviétiques en 1941 face à la guerre-éclair. En revanche, lorsqu'il s'est agi d'appréhender l'expérience de l'occupation, des politiques génocidaires mises en œuvre par les nazis, de l'extermination des Juifs, de la mort en masse des prisonniers de guerre, cette culture

politique d'avant-guerre est réactualisée, remobilisée et transformée par les partisans. Confrontés à la menace existentielle que représente pour eux le «nouvel ordre» allemand, ils embrassent le projet soviétique, se faisant non seulement les défenseurs du régime – qui avait l'Armée rouge pour se défendre – mais les hérauts de l'apocalypse révolutionnaire, les bâtisseurs de l'ordre nouveau, les guerriers de cet «Armageddon de la révolution⁸».

C'est dans l'entre-soi de l'unité que se forge l'identité syncrétique du partisan soviétique. Là, des hommes et des femmes qui ont survécu aux camps, sacrifié leur vie, perdu leur famille, en trouvent de nouvelles. Elles transcendent le deuil individuel en communautés de souffrance unies autour du devoir de la vengeance et d'une violence qui est à la fois rédemption individuelle et épuration collective. Les partisans s'inscrivent en rupture radicale avec l'ordre qu'ils rejettent, déclarent la guerre civile, ouvrent l'espace de la guerre de tous contre tous. Leur violence toutefois se veut aussi fondatrice, créatrice. Par elle, ils refont le monde, exterminant les «traîtres» avec leurs familles pour mieux pouvoir affronter la Bête allemande. L'État soviétique a perdu son monopole jaloux sur la violence politique ; il n'est plus temps d'attendre qu'il construise enfin la société promise. Les partisans soviétiques, sans mandat de l'État-Parti, agissent dans l'urgence d'un présent apocalyptique pour sauver à la fois la Russie et la Révolution. Ils sont ainsi pleinement «enfants de Joseph», pour reprendre les mots d'un partisan, Rudnev, apôtres maniant le glaive et l'évangile, fils du village et de la révolution, d'une culture rurale russe pénétrée d'imaginaire religieux et du messianisme révolutionnaire incarné alors par Staline. Comprendre qui étaient les partisans soviétiques, c'est saisir en son cœur l'extraordinaire déchaînement de violence produit par la rencontre entre la société russe, la culture soviétique et le nazisme, que devinent, sans l'expliquer, les analyses de la «brutalisation» et de la «barbarisation» sur le front de l'Est. L'objet de ce livre n'est pas de proposer une histoire exhaustive de la guerre des partisans soviétiques, mais une analyse globale de ce phénomène unique.

Chapitre 1

« Si je m'étais tué, peut-être... » Le traumatisme de 1941

Dans la nuit du 22 juin 1941, l'armée allemande lance l'opération *Barbarossa*, la plus grande offensive militaire de l'histoire à cette date. 3,3 millions de soldats allemands sont massés à la frontière convenue en 1939, face à 2,7 millions de soldats soviétiques, sur les 5,5 millions que compte l'Armée rouge. Les 29 et 30 juin 1941, Bobrujsk, Rogačev et Borisov tombent aux mains des Allemands. Le 3 juillet 1941, Minsk, encerclé fin juin, passe officiellement sous administration militaire allemande ; 140 000 hommes sont regroupés dans les camps de prisonniers civils et militaires de la capitale biélorusse. Le même jour, Staline prend enfin la parole en public pour la première fois de la guerre, lors de son fameux discours radiodiffusé appelant à la mobilisation patriotique de tous les « frères et sœurs » soviétiques. Pour les soldats et civils qui ont dû affronter l'assaut allemand du 22 juin, il est déjà trop tard : beaucoup n'entendront jamais le Guide parler avant 1944.

Les défaites de l'Armée rouge s'enchaînent. Moins de trois mois après le début de l'opération *Barbarossa*, la Biélorussie, l'Ukraine, les pays Baltes, le nord-ouest de la Russie, de Smolensk à Leningrad, sont aux mains des Allemands. Au cours des douze premiers mois de la guerre, un million et demi de soldats soviétiques sont morts au front, plus de 3 millions ont été faits prisonniers. Alors qu'à l'arrière, l'État, l'économie et la société soviétiques se réorganisent malgré le désastre militaire, dans les territoires occidentaux occupés, plus de 60 millions de Soviétiques font l'expérience de l'effondrement soudain d'un régime qui se voulait invincible, aboutissement historique indépasseable, et de l'incapacité totale de l'État soviétique à préparer, penser la guerre et l'occupation.

Loin de Staline, de Moscou, du Parti, ces populations ont déployé des stratégies diverses de survie, d'accommodement, de collaboration, pour

faire face au choc de l'occupation nazie. Contrairement au mythe d'une résistance immédiate et continue du peuple soviétique aux occupants, les tentatives des autorités soviétiques d'organiser un mouvement partisan en 1941 se soldent par un sanglant échec¹. Pour les partisans de la première heure, c'est le temps de la défaite, de l'abandon, de l'isolement, de la trahison, marqués par les dizaines de milliers de victimes des traques et répressions allemandes – expérience séminale, creuset où se forment les hommes qui, loin de Moscou, vont organiser en 1942 le noyau dur du mouvement partisan. Avant d'analyser l'engagement, la mobilisation, la structuration de leurs brigades, avant que commence la « vraie » histoire des partisans en 1942, il faut retrouver les traces, aux marges de la « grande histoire » de 1941, de ceux qui, communistes, soldats, Juifs, ont échappé aux camps, aux ghettos, aux exécutions, bref, de tous ceux qui n'avaient pas de place dans le « nouvel ordre » allemand, mais ont eu la chance de survivre à l'année 1941.

L'État-Parti soviétique, colosse aux pieds d'argile

Sur le papier, ces hommes auraient dû trouver tout le soutien de l'État soviétique. Dès le 29 juin 1941, Staline signe la directive du Conseil des commissaires du peuple (le *Sovnarkom*) qui fixe les mesures à prendre pour organiser la mobilisation générale de l'appareil de l'État-Parti pour la guerre et appelle en conclusion à la formation d'unités de partisans dans les territoires occupés par les Allemands². Le 3 juillet 1941, Staline rend public l'appel à la résistance armée :

Dans les régions occupées par l'ennemi, il faut organiser des unités de partisans, d'infanterie et de cavalerie, créer des groupes de saboteurs pour combattre les unités de l'armée ennemie, pour susciter partout la guerre de partisans, pour détruire les ponts, les routes, les liaisons téléphoniques et télégraphiques, pour brûler les forêts, les entrepôts, les convois. Il faut créer, dans les régions occupées, des conditions insoutenables pour l'ennemi et tous ceux qui l'aident, il faut les poursuivre et les anéantir à chaque pas, saboter toutes leurs mesures³.

Bientôt, la machine administrative soviétique se met en branle ; les directives et décisions du Parti et du NKVD s'enchaînent⁴. Des unités sont mises sur pied, avec mission de rester en territoire ennemi pour

continuer le combat après le retrait des troupes de l'Armée rouge. En réalité, l'improvisation, voire la panique, règnent. Contrairement aux apparences et idées reçues – et aux attentes des nazis –, l'État soviétique n'était aucunement prêt à la guerre de partisans. La révolution et la guerre civile ont certes donné aux bolcheviques une expérience fondatrice de la guérilla ; celle-ci a aussi renforcé leur méfiance à l'égard de toute forme de violence populaire échappant au contrôle étroit du Parti. Cette méfiance persiste au moins jusqu'en 1942 : les directives concernant l'organisation d'unités de partisans ne prévoient en aucun cas un soulèvement populaire, mais la formation de groupes clandestins, aux effectifs réduits, exclusivement recrutés parmi ceux qui ont déjà démontré leur loyauté au régime, en particulier les membres du Parti et les agents du NKVD⁵.

L'incantation stalinienne et les prouesses des administrations soviétiques sont impuissantes face à la machine de guerre nazie. Alors que les Soviétiques essaient de pallier dans l'urgence leur impréparation à l'occupation étrangère, les Allemands déploient dans les territoires envahis des plans d'occupation longuement mûris⁶. Si Staline avait abandonné à la fin des années 1930 tout préparatif à une guerre défensive, y compris à une guérilla en territoire occupé, les Allemands en revanche ont anticipé en détail la possibilité de la résistance. Le « décret sur la juridiction de guerre » du 13 mai 1941, pièce maîtresse des ordres dits criminels qui préparent l'invasion de l'URSS, ordonne notamment l'exécution immédiate de tout « franc-tireur » ainsi que des répressions collectives contre les civils au cas où le coupable ne peut être identifié. Les *Einsatzgruppen*, unités composites de forces de sécurité et de police nazies, suivent les troupes de la Wehrmacht, pour mettre en œuvre l'épuration raciale et politique des territoires occupés ; les « divisions de sécurité » (*Sicherungsdivisionen*) les épaulent dans leur mission de pacification du territoire⁷. Dans la zone d'occupation administrée par le groupe d'armées Centre, les responsables allemands rapportent l'exécution quotidienne de 300 à 400 « partisans » à l'automne 1941 ; on estime que 40 000 à 85 000 personnes sont victimes des répressions contre les « partisans » en 1941⁸.

L'impréparation soviétique aurait probablement suffi à condamner les efforts faits pour organiser des unités de partisans en 1941 face à l'ampleur et à la brutalité de ces répressions allemandes soigneusement planifiées. L'amateurisme dans l'organisation, la confusion des directives, l'inexpérience militaire de ces « partisans », le manque d'armes

étaient des conséquences inévitables des conditions dans lesquelles ces groupes sont organisés. D'après les données soviétiques de l'époque, il y aurait eu 90 000 partisans « actifs » en territoire occupé en 1941, mais seulement 30 000 au début de 1942⁹. En tout, le NKVD estimait que seuls 7% des hommes laissés ou envoyés en territoire occupé comme partisans en 1941 étaient encore actifs en 1942¹⁰.

Derrière la sécheresse des directives et des statistiques se dessine le drame de ces premiers mois d'occupation pour ceux qui cherchaient à résister. Les témoignages de rescapés ukrainiens en sont représentatifs. Ces hommes viennent du nord-est, des régions de Sumy et Černigov ; c'est dans leurs rangs que se recrutent les futurs chefs des mythiques divisions de partisans ukrainiennes. Ces rescapés portent en 1941-1942 un jugement extrêmement sévère sur les déficiences du recrutement, de la coordination, de la planification, de l'équipement et du ravitaillement des unités initialement imaginées par les autorités soviétiques. Personne ne savait comment devait s'opérer la mue de groupes rassemblés en secret et à la hâte, à l'été 1941, en unités de partisans opérationnelles. « Créer une organisation clandestine ! Ces mots mêmes sonnaient livresques, morts. “La clandestinité bolchevique” – cela appartient à l'histoire du Parti¹¹ » : le fossé entre le souvenir, le mythe de la guerre de partisans et la réalité de 1941 est ainsi résumé dans ses Mémoires par Fedorov, premier secrétaire de l'*obkom** de Černigov, un des héros partisans en Ukraine.

Conformément aux directives de juillet, ces groupes sont composés de membres du parti communiste et des « bataillons de destruction¹² », unités recrutées parmi les habitants pour maintenir l'ordre dans les villes, lutter contre les saboteurs, les espions et les parachutistes ennemis à l'arrière du front. Le « recrutement » des futurs partisans consiste en une brève discussion entre le responsable local du Parti et les membres et sympathisants locaux sur lesquels celui-ci estime pouvoir compter. Bazyma¹³, futur chef d'état-major de la division de Kovpak, une des plus célèbres et puissantes divisions de partisans soviétiques, appartient au bataillon de destruction local dans le district de Putivl' (région de Sumy) à l'été 1941 :

À l'époque où le premier secrétaire du *rajkom** menait ses entretiens avec les communistes, j'ai été convoqué à une réunion : « il va falloir rester à l'arrière, je ne vous dis pas où pour l'instant, mais tu auras ta place dans la forêt *Spaščanskij*. Il faut se préparer. Comment tu te sens ? » – voilà

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont expliqués pages 13 et 14 de l'ouvrage.

les paroles du secrétaire du *rajkom**, qui mena la même discussion avec chaque communiste. Il n'a pas dit – tu seras là, un tel sera ton commandant, tu devras aller là à tel moment¹⁴.

Sa préparation se résume à trois jours de formation bâclée au sabotage. Le départ de l'Armée rouge et l'entrée en clandestinité au début du mois de septembre 1941 prennent son groupe au dépourvu : « Quand nous sommes partis, c'était si inattendu que nous sommes tous partis avec les vêtements qu'on avait sur le dos, avec juste un baluchon. Nous sommes partis de bonne humeur, en chantant, comme si nous étions mobilisés dans l'armée¹⁵. » Leur gaieté ne dure pas ; le lendemain déjà, leurs réserves de nourriture sont épuisées. Un des futurs compagnons d'armes de Bazyma, Kul'baka¹⁶, a lui aussi été désigné comme partisan par l'*obkom** de Sumy. Son « unité » n'a que peu d'armement, pas de bases de ravitaillement ; Kul'baka ne connaît pas la liste de ses membres, gardée secrète. Le secrétaire du *rajkom**, Grabovskij, a refusé de rester avec eux, parce que juif, ce que Kul'baka commente ainsi : « Je n'ai pas dit aux gars que Grabovskij ne viendrait pas avec nous – s'ils l'avaient su, ils l'auraient arrêté et exécuté – pourquoi est-ce que le secrétaire décampe, alors que nous devons rester¹⁷ ? » Pendant les semaines suivantes, lui et ses hommes sont complètement démunis :

Nous n'avons reçu aucune instruction pour notre action, nous n'avions pas d'émetteur radio. Nous avons un récepteur radio, grâce auquel nous écoutions les dernières nouvelles : les nôtres reculent, les Allemands avancent. Ces nouvelles généraient une véritable guerre interne au sein de l'unité de partisans, les gars ont commencé à se disperser ; sur 57 hommes, il n'en resta que 17, ils partaient les uns après les autres, et d'ailleurs, les anciens agents de la police et du NKVD sont partis, ils sont tous partis jusqu'au dernier.

Comme Kul'baka, ils sont nombreux à souligner que les élites d'avant-guerre, dont les dirigeants du Parti, ont disparu avec l'arrivée des Allemands, quand elles n'ont pas rejoint les rangs des collaborateurs¹⁸. À Moscou en septembre 1942, Kovpak relève « qu'il ne reste pas un seul des dirigeants du Parti qui avaient été laissés dans la clandestinité, ils ont tous foutu le camp¹⁹ ». Lui faisant écho, Duka, commandant d'une brigade dans les forêts de Brjansk, note que « le procureur municipal, lorsqu'il a vu les tanks allemands rouler sur la route d'Orel, a déclaré : je considère que la résistance est inutile, il a enterré ses armes et s'est

enfui à 71 kilomètres de là²⁰». Kozlov, voisin de Duka, résume ainsi «l'action» de ces premiers groupes sous la houlette du Parti :

L'unité du district de Homutovka a été créée en accord avec le décret du Comité central du Parti. Nous comptons un très grand nombre de communistes, près de 250 hommes. Ils se sont rassemblés alors que l'Armée rouge était encore là, ils ont préparé beaucoup de nourriture, ont mis la main sur de l'alcool, près de 7 tonnes. Quand le front s'est éloigné, ils ont bu tout l'alcool, mangé toute la nourriture, se sont disputés et se sont dispersés. Sur ce s'est clos le premier chapitre de son histoire²¹.

Au demeurant, ceux qui paniquent à l'arrivée des Allemands ne sont pas les seuls à désertir en masse. Même parmi ceux qui sont envoyés depuis l'arrière par les autorités soviétiques, qui ont étudié dans les écoles spéciales ouvertes par le NKVD et l'armée à partir de juillet 1941, censés être sélectionnés, formés et préparés, les défections sont massives²². Les déserteurs sont d'autant plus dangereux qu'ils sont potentiellement de précieux informateurs pour les Allemands. Dans la région de Gomel', une unité est obligée de se disperser après une série de trahisons, dont celle d'un directeur de MTS²³, membre du *rajkom**, devenu secrétaire du bourgmestre, du directeur d'une distillerie et d'un agent des impôts qui ont repris leurs fonctions sous l'occupation allemande, comme d'au moins trois autres communistes²⁴.

Pour les hommes désignés partisans en 1941, choisis pour leur loyauté à l'égard du régime, l'impuissance de l'État-Parti est un choc majeur, doublé de la prise de conscience brutale que les réseaux des élites communistes d'avant-guerre, ébranlés par les purges des années 1930, s'avèrent inopérants. Pour ces hommes, le Parti était plus qu'une simple organisation ; c'était un réseau censé réunir «l'avant-garde révolutionnaire», des hommes se partageant le pouvoir et les ressources, mais aussi supposément unis par un idéal et un dévouement total à la cause bolchevique. Or, tandis que les partis communistes dans les autres pays européens ont constitué un apport organisationnel souvent décisif à la constitution des résistances nationales, c'est justement dans la patrie du socialisme que ces partis se révèlent non seulement inefficaces, mais souvent dangereux comme bases de l'action clandestine. Ce n'est généralement qu'au prix de lourdes pertes que les partisans ont saisi toute la portée de la faillite du Parti, du danger mortel qu'il y avait à supposer la loyauté des camarades. Dans un rapport du 24 février 1942, Jaroš,

secrétaire de *rajkom** dans la région de Černigov, décrit la lente agonie du groupe auquel il a été assigné à l'été 1941. Sur les 130 hommes qu'est censée compter son unité, il n'en reste plus que 32 une semaine après l'arrivée des Allemands.

[L'administration d'occupation allemande] a promulgué un ordre selon lequel tous les partisans, communistes, komsomols et activistes soviétiques ayant des armes devaient sans délai les déposer auprès de l'administration militaire. [...] Cela a eu son effet, entre autres parce que le secrétaire des cadres du *rajkom** a mordu à l'hameçon. Il était dans l'unité de partisans, il est rentré chez lui et sous la pression de sa famille il a apporté son fusil au commandant. À sa suite, plusieurs hommes ont apporté leurs armes. [...] De plus, parmi les partisans, un groupe de 8 hommes et un autre groupe de 5 hommes ont été fusillés. Ils ont été dénoncés par un traître qui était dans l'unité de partisans. Il s'appelle Udovičenko, un membre du Parti, il était président du conseil local de l'*Osoaviahim*²⁵. [...] En plus du traître Udovičenko, il y a aussi eu le traître Andrijuščenko – un policier. [...] Sur ce, pour tout dire, l'activité de notre unité s'est interrompue. C'était les 8-10 décembre. Une partie de nos hommes – 5 – a passé le front; 19 hommes sont restés sur place²⁶.

Des mois durant, ceux qui veulent continuer le combat s'acharnent à essayer de localiser, contacter, mobiliser les anciens communistes dont ils n'arrivent pas à admettre la trahison. Dans le district de Bešenkoviči (région de Vitebsk), un groupe envoyé depuis l'arrière du front à l'automne 1941 « a essayé d'établir une liaison avec les communistes de la région, mais sans succès. Par exemple, au village de Strelišče travaille comme berger le secrétaire du *rajkom**, membre du Comité central de Biélorussie, Minenok; il a refusé de rejoindre l'unité de partisans [...]. Kušelev, membre du Parti, agronome du bureau économique local, [...] est spécialiste des questions agraires au même endroit. Le gestapiste Troickij, membre du PC(b)US, travaille comme chef du département agricole de l'oblast de Vitebsk, il a été en Allemagne. Et toute une série d'autres²⁷ ». Le « gestapiste communiste » : voilà une figure à laquelle il n'est pas aisé de s'habituer. Bazyma raconte comment la tentative des partisans de recruter un staroste local, « officier, communiste », s'est retournée contre eux : après avoir reçu une mission des partisans, « qu'a-t-il fait ? Il est allé à Putivl' et a raconté qu'on lui avait proposé de tuer le chef de la police, et il est devenu un laquais encore plus zélé. Cela nous a servi de leçon »²⁸. Mais cette leçon a coûté la vie

à beaucoup de ceux qui ont tenté de rester loyaux au régime soviétique. La mort, la fuite ou la trahison : voilà le destin de l'écrasante majorité de ces partisans de la première heure.

Le retour à la vie civile : la paix, la terre, la terreur

Contrairement aux affirmations de la littérature soviétique d'après-guerre, le spectacle de l'effondrement de 1941 n'a pas produit un sursaut patriotique, mais au contraire une démobilisation rapide des populations en territoire occupé. Convaincus que l'URSS a perdu la guerre, voire a cessé d'exister, les habitants, indépendamment de leurs préférences politiques et personnelles, se sont trouvés confrontés à la nécessité de trouver leur place dans l'ordre allemand. Les sources allemandes et soviétiques font preuve d'une rare unanimité en concluant à l'attentisme généralisé de la population soviétique pendant les premiers mois de l'occupation, à l'exception d'une minorité plus ou moins importante qui se réjouit ouvertement de l'arrivée des Allemands. Impossible de dire quelles étaient les opinions politiques de la majorité des habitants : pour autant qu'ils pouvaient en juger, la question était caduque ; ils étaient désormais des sujets de l'empire allemand. Quelle autre conclusion tirer de l'effondrement, pratiquement du jour au lendemain, de cette forteresse soviétique que le régime avait passé des années à décrire comme supérieure, voire invincible ? Un agent du renseignement allemand résume ainsi la situation à Borisov, au nord de Minsk, à l'été 1941 :

La supériorité militaire allemande est si évidente pour la population que celle-ci ne cesse de s'en émerveiller. [...] Dans l'ensemble, la population ne montre qu'un mépris plus ou moins grand pour ses anciens maîtres. Elle rit carrément quand elle pense comment cette société glorifiée a été balayée si rapidement. [...] Il n'y a pas lieu d'attendre ici de résistance, même passive, de la population²⁹.

Ce jugement est confirmé par les témoignages soviétiques, comme celui d'un partisan de la région de Minsk sur l'attitude de la population en 1941 :

La population n'avait aucune nouvelle, il n'y avait pas de radios, les Allemands répandaient des rumeurs selon lesquelles Leningrad et Moscou étaient tombés, que le gouvernement soviétique n'existait plus, l'armée

était vaincue et seuls des restes de cette armée erraient dans les forêts, que l'invincible armée allemande nettoyait les forêts. Ces provocations influençaient très efficacement les gens peu éduqués politiquement, et quand on leur disait, même aux ouvriers, que c'est un mensonge, ils n'y croyaient pas vraiment, et certains s'éloignaient même en rigolant. Ainsi dans le village de B[ol'shoe] Stiklevo un paysan a déclaré : « et quoi, les aigles staliniens, ils ont eu ce qu'ils méritaient, maintenant on n'en voit plus trace »³⁰.

Partout, la population pense la guerre finie, la victoire allemande acquise. Un commandant partisan décrit ainsi dans un rapport d'août 1942 la situation dans la région de Smolensk à l'arrivée des Allemands, en octobre 1941 :

Dans la ville de Dorogobuž était rassemblée une masse colossale de prisonniers. Il y avait là des prisonniers de guerre, les ouvriers qui construisaient les fossés antichars, des habitants locaux, même des femmes et des adolescents. Le 15 octobre, les Allemands ont tenu un rassemblement dans le camp des prisonniers de guerre et ont annoncé que la guerre avec la Russie était terminée, que Moscou était tombé, que Kalinine avait livré Moscou avec un drapeau blanc, qu'un gouvernement provisoire avait été mis en place, que Molotov avait été désigné président du gouvernement provisoire, que des négociations de paix étaient en cours avec lui, que Staline avait quitté Moscou en avion vers l'Amérique. Bref, ils ont raconté toutes sortes de calomnies sur le gouvernement soviétique. Ils ont dit aux prisonniers de guerre, et aux prisonniers en général, qu'ils pouvaient aller sans surveillance où ils voulaient, sauf dans la direction de Moscou, vers l'est, parce que là-bas des restes d'unités de l'Armée rouge continuaient à combattre³¹.

Ces rumeurs sont rapportées dans toutes les régions occupées. Très fantaisistes, voire fantastiques, elles vont au-delà de la propagande allemande qui les nourrit. Leur inventivité est remarquable ; dans la région de Vitebsk, des villageois affirmaient à l'automne 1941 qu'à la suite de la prise de Moscou, « Staline a fui, Vorochilov, Timošenko et le reste des maréchaux sont dans les prisons du GPU³² ». Staline aurait fui en Sibérie, en Amérique, en Turquie ou en Afrique ; la paix est pratiquement signée. Aussi extraordinaires qu'elles paraissent, elles reflètent cependant une lecture des événements tout à fait réaliste eu égard à l'horizon d'attente de populations qui ont encore le souvenir

de la précédente guerre germano-russe. Elles interprètent la situation de 1941 dans des termes inspirés de 1917 – le délitement de l’armée, l’effondrement du régime, la fuite des élites, l’occupation allemande, donc le gouvernement provisoire, la paix de Brest-Litovsk. Seule différence, les Français sont déjà vaincus : il n’y a plus, en 1941, de front occidental sur lequel les Allemands pourraient être défaits, leur victoire est acquise. Molotov avait déjà négocié le pacte germano-soviétique de 1939, il n’est que logique de l’imaginer négociant la paix, en successeur du Trotski de 1918. Dans la région de Lepel’, selon un partisan, pour expliquer l’agression allemande en dépit du pacte de 1939, les habitants affirmaient que les Allemands faisaient la guerre contre Staline, non contre Molotov, qui serait leur interlocuteur pour la paix³³.

Les habitants sont d’autant moins enclins à s’opposer aux Allemands que ceux-ci combinent une politique de terreur contre leurs ennemis, réels ou imaginés, à des mesures d’apaisement en direction des ruraux – promesses d’une réforme agraire, réouverture des églises, mais aussi libération de prisonniers de guerre locaux (ainsi que des Baltes puis des Ukrainiens). Tout concourt à la démobilisation des populations, y compris des soldats de l’Armée rouge, principal réservoir de recrutement d’une résistance armée. Si, malgré des idées reçues, ceux-ci opposent souvent une résistance acharnée aux Allemands sur le front³⁴, une fois qu’ils se retrouvent derrière les lignes, sous l’occupation, ils abandonnent en général leurs armes et s’en retournent rapidement à la vie civile. Un commandant partisan, Seregin, s’en prend ainsi aux soldats prisonniers à Minsk en 1941 :

Ils disaient : où voulez-vous qu’on aille, on va mourir de froid, la guerre est presque terminée, ils vont nous donner des papiers, ils vont nous donner de la terre et nous allons travailler. Il faut dire que de juillet à décembre, la majorité des prisonniers de guerre était de cet avis. C’était en particulier le cas des Ukrainiens et des Biélorusses. Ils disaient : pourquoi diable irions-nous nous battre, qu’est-ce qu’ils m’ont donné ? 15 ares de terre ? [...] Au mois d’août, les Allemands menaient une propagande particulièrement active. Ils arrivaient dans un village, installaient un mégaphone, des tables, les couvraient de nappes, et se mettaient à fêter la prise de Moscou. [...] Les Allemands donnaient des privilèges aux Ukrainiens, aux Biélorusses, ils laissaient les locaux rentrer chez eux : tout cela influençait les éléments manquant de fermeté morale. Ils criaient – nous ne nous battons pas³⁵.

Dans le chaos des premières semaines de la guerre, la plupart des soldats coupés du front font le choix du retour à la vie civile, de l'auto-démobilisation. Les unités de l'Armée rouge prises derrière les lignes allemandes se débandent.

Alors que les ondes de choc de la défaite militaire de 1941 se propagent en territoire occupé et que soldats, membres du Parti et simples habitants cherchent à négocier le nouveau quotidien de l'occupation, les Allemands s'attellent à l'édification d'un « ordre nouveau », appuyé sur l'arsenal idéologique nazi et les plans d'exploitation des populations et territoires soviétiques dressés avant guerre. Il leur faut reprendre le contrôle sur le chaos dans lequel s'est engouffrée la société soviétique, gérer les énormes mouvements de population à toutes les échelles, la désorganisation du système administratif et économique. Dans ce contexte, les habitants déploient des stratégies de négociation avec le nouveau pouvoir, d'adaptation et d'accommodement qui laissent apparaître bien plus de continuité avec l'URSS des années 1930 que ne le prévoyaient les occupants. Ces stratégies ont joué un rôle essentiel dans l'échec initial de la résistance : sans la participation des habitants, les nazis auraient été incapables de mettre en œuvre leur répression.

Ce mélange de retour à l'ordre, d'édification d'un régime nazi et de continuité avec l'URSS des années 1930 apparaît par exemple dans le tableau de la situation en 1941 dans les environs de Lel'čicy, en Polesie, que dresse un partisan, Pestrak :

Les Allemands, sûrs de leur victoire, n'étaient pas très regardants dans leur choix de personnel aux postes dirigeants dans les chefs-lieux de district, encore moins dans les localités rurales. Une partie des gens qui travaillaient avant dans l'administration soviétique passait automatiquement dans l'administration allemande. [...] Les Allemands écrivaient : « nous venons vous libérer ». À ce moment-là, dans l'atmosphère de panique, cela avait un impact indéniable sur l'état d'esprit de la population. Ensuite, ils ont changé de ton. La propagande était dirigée contre les Juifs, l'extermination de masse des Juifs a commencé. Des lois raciales ont été édictées [...]. Des ghettos sont construits pour les Juifs. [...] Tous les réfugiés qui ont quitté leur lieu de résidence doivent immédiatement rentrer chez eux. Cet ordre a été édicté pour rétablir le calme, pour tuer tout espoir de retour de l'Armée rouge. Tout est déjà terminé, dit-on, il n'y a plus de guerre, on rétablit l'ordre. Les Allemands, dit-on, sont là une fois pour toutes et irrévocablement. Donc nul besoin de courir les routes, mais revenez à un travail pacifique³⁶.

Stabilité administrative, contrôle des populations, terreur : ce mélange de normalité et de violence est familier aux habitants après vingt ans de domination soviétique. Des responsables administratifs locaux (*staršina** à la tête des districts, bourgmestres dans les villes, starostes dans les villages – les termes sont repris de la Russie tsariste) sont chargés d’assurer le quotidien des populations et d’assister la machine répressive nazie. Ils s’appuient sur la main-d’œuvre policière locale et sur les dénonciations des habitants, tant pour la ghettoïsation presque immédiate des Juifs, leur extermination engagée dès l’automne 1941, que pour la traque des communistes, des vagabonds, « francs-tireurs » et autres éléments suspects. L’ampleur des dénonciations, et plus généralement de la participation de la population locale aux répressions nazies, semble être à la fois une conséquence des politiques d’occupation allemandes et d’un mode spécifique de relation au pouvoir, mis en place sous le régime soviétique. Les Allemands arrivaient avec une nouvelle liste d’ennemis, après tant d’autres groupes ciblés par le régime stalinien³⁷ ; entre opportunisme, antisémitisme, anticommunisme, accommodement et peur, les habitants réagissent à leurs exigences selon des modalités déjà familières. Celles-ci ne peuvent être résumées à la notion de collaboration. Confrontés à la demande de répression de l’État, ils recourent aux tactiques qu’ils ont apprises dans la décennie précédente pour que « le loup [soit] rassasié et les brebis sauvées³⁸ », mais aussi pour leurs propres règlements de comptes ou pour leur bénéfice personnel. Ils n’hésitent pas à sacrifier les « étrangers », définis en fonction du contexte local. Rares sont les Juifs à trouver parmi la population les soutiens nécessaires pour échapper aux Allemands. Pour les autres catégories visées, y compris les communistes, les ordres allemands sont appliqués localement en fonction du niveau d’insertion sociale des suspects. Pestrak relève par exemple que, dans le village où il s’est réfugié, les policiers ont arrêté et exécuté cinq prisonniers de guerre en fuite, arrivés « de Pologne », alors que le maire du village a sauvé Pestrak et quatre autres anciens prisonniers de guerre, en affirmant « qu’ils vivaient là depuis longtemps et qu’il se portait garant d’eux ». Ainsi émerge, au hasard des circonstances, un groupe de personnes suspectes aux yeux des occupants mais protégées localement, dont la survie précaire peut à tout instant être remise en cause par une rafle allemande ou une dénonciation.

La mise en place de l’appareil administratif en zone rurale porte un coup fatal aux unités éparées de partisans encore actives à l’automne. Traqués par les Allemands, dénoncés par les villageois, ils reçoivent

leur coup de grâce lorsque les policiers locaux entrent en action : « Nous avons commencé à avoir plus de pertes humaines, parce qu'il était difficile de se battre contre la police locale : elle nous attaquait dans tous les villages et ne connaissait pas moins bien que nous les forêts³⁹. » Dans la région de Sumy, après le premier « nettoyage » allemand suite à l'invasion, Bazyma note que « l'ennemi ne nous a pas du tout dérangés après le 20 octobre » : l'absence des Allemands était si frappante que « ce silence et ce calme nous étonnaient. Une fois, un Allemand s'est égaré au hameau Zezulin ». Ce n'est qu'à partir de la mi-novembre que la traque reprend, mais cette fois-ci de façon nettement plus efficace parce que les occupants « se sont mis à organiser les autorités locales, dans les villages sont apparus les starostes, des policiers ont été nommés ». « Le 1^{er} décembre, sans crier gare, l'ennemi a commencé son offensive, en encerclant la forêt de trois côtés », dans un combat dur dont les partisans ne réchappent que de justesse⁴⁰. Laissés sans préparation en territoire occupé, confrontés à l'effondrement de l'Armée rouge, trahis par les camarades du Parti, traqués par les Allemands, enfin, dénoncés et pourchassés par les habitants, les rares partisans rescapés des six premiers mois de l'occupation ne doivent leur survie qu'à la chance.

Le miracle de la survie : l'exemple du Père Minaj

À la fin de l'année 1941, les Allemands ont pratiquement achevé la pacification des territoires envahis à l'été. L'expérience de ces premiers mois sous l'occupation est néanmoins une expérience fondamentale pour ses rescapés, ceux qui sont à l'initiative des nouvelles unités de partisans organisées au début de 1942. Ce moment d'extrême détresse, d'isolement et de terreur façonne en profondeur leur engagement sur la durée. L'exemple de Minaj Filippovič Šmyrev en est révélateur⁴¹. Šmyrev, surnommé pendant la guerre le *Père Minaj*, deviendra en 1942 commandant de la *1^{re} brigade biélorusse* et sera décoré du titre de Héros de l'Union soviétique. Né en 1891 dans une famille de paysans de la région de Vitebsk, il a déjà une expérience considérable de la guerre, de l'occupation et de l'action politique. Avec trois années d'école primaire pour toute éducation, il avait été appelé dans l'armée en 1913, début d'une décennie de service militaire où, selon ses mots, « toute sa vie passa ». Il s'y est battu contre les Austro-Hongrois, les Allemands, les Blancs, les Polonais, les « bandits »⁴². C'est aussi à cette époque qu'il

s'est initié à la politique – élu en 1917 au soviét de soldats de son unité, il a rejoint les rangs du Parti dès 1918. Démobilisé, il dit avoir refusé de prendre un poste dans l'administration soviétique parce qu'il était « nerveusement épuisé », même si des conflits qu'il avait eus avec le Parti au cours de son activité de lutte contre le banditisme ont pu jouer un rôle dans cette mise à l'écart. Il devient donc bûcheron en 1924. De son mariage en 1925, il a quatre enfants nés entre 1927 et 1938 ; sa femme est morte en 1940. En 1932, après de longues démarches, « de nombreux scandales et disputes », il a enfin obtenu de revenir travailler dans son village natal, où il devient président du kolkhoze local. Il dit n'avoir échappé que de justesse aux purges du Parti, grâce à l'appui d'autres vétérans, malgré un conflit qui l'opposait au secrétaire local du Parti. À partir de 1935, il se reconvertit dans l'industrie et est nommé en 1940 directeur d'une usine de carton dans les environs de Suraž. Le 5 juillet 1941, le *rajkom** lui propose d'organiser une unité de partisans avec les ouvriers de l'usine. Certes, il peut mettre à profit son expérience de la guerre, tout comme sa familiarité avec la région. Il s'agit néanmoins d'un homme de cinquante ans, ce qui est âgé pour l'époque⁴³, soulignant de façon répétée son « épuisement » et ses relations compliquées avec l'appareil du Parti depuis la guerre civile.

Lors de l'arrivée des Allemands à la mi-juillet, son groupe de « partisans » est composé de 22 ouvriers, dont seulement 3 communistes. Ses effectifs fluctuent au gré des désertions et de l'arrivée de renforts souvent temporaires – soldats de l'Armée rouge, fonctionnaires soviétiques fuyant les Allemands, dont un groupe d'agents de la police et du NKVD qui refusent de rester⁴⁴. Dès le 21 juillet, une dénonciation aux Allemands oblige les partisans à changer de localisation. Cherchant à prendre contact avec les autres unités censées avoir été organisées, ils constatent au cours du mois d'août qu'elles n'existent pas et qu'ils sont donc complètement isolés. Les 31 juillet et 1^{er} août, ils font sauter les ponts menant à leur ancienne usine, premières actions qui ne suffisent pas à briser leur sentiment dominant de frustration et d'impuissance. Choqués par le premier massacre des Juifs le 6 août 1941 – « ce qu'on entendait et ce qu'on voyait glaçait le sang dans les veines⁴⁵ » –, ils recueillent 3 enfants juifs. Le 7 août, ils attaquent un convoi sanitaire allemand, faisant 2 morts, et le 9 août, ils prennent en embuscade un camion allemand, tuant encore 2 personnes. Le lendemain, les Allemands brûlent l'usine en représailles. Les partisans les attaquent à ce moment-là, à la suite de quoi « les Allemands sont devenus furieux » et ont brûlé plusieurs

autres bâtiments, dont les maisons de Šmyrev et d'autres partisans, et fusillé devant les ouvriers rassemblés un partisan, un des enfants juifs, capturés, et un autre ouvrier.

Le groupe s'installe dans une routine relativement calme jusqu'au 1^{er} octobre, lorsque les répressions allemandes s'accroissent brutalement. Même si les partisans l'ignorent vient d'arriver sur place la brigade de cavalerie SS, qui s'est déjà « distinguée » en août 1941 dans les massacres de Juifs dans la région du Pripiat, au cours desquels 14 000 personnes ont été tuées en quinze jours⁴⁶. Dans deux villages avec lesquels les partisans sont liés, une jeune fille est violée, 11 civils pendus. Le 11 octobre, les partisans échappent de justesse à la mort lors d'une attaque allemande, au cours de laquelle ils perdent les journaux de l'unité, et avec eux les listes nominatives de ses membres⁴⁷. La situation devenait intenable – le 14 octobre, « la neige est tombée. Impossible de sortir où que ce soit. Nous sommes dans la *zemljanka**, nous lisons le livre *Et l'acier fut trempé*⁴⁸ ». La biographie de Šmyrev était le miroir de celle de Pavel Korčagin, le héros du roman-culte publié par Nikolaj Ostrovskij en 1932, ce jeune homme qui, forgé par la révolution et la violence de la guerre civile, devient le symbole de « l'homme nouveau », de cet acier qu'évoque le surnom de Staline. Mais la vie de ces hommes coupés du monde dans une forêt biélorusse à l'orée de l'hiver n'a plus grand-chose à voir avec l'avenir promis hier encore par le Parti. Le 19 octobre, la plupart d'entre eux abandonnent et se dispersent. Ne restent que Šmyrev et une poignée de camarades. Le lendemain, les 4 enfants de Šmyrev sont arrêtés par les Allemands, qui l'appellent par affiches à se rendre en échange de leur vie, ce qu'il refuse ; ses enfants sont exécutés. Le 28 octobre, les Allemands brûlent encore un village « pour liaison avec les partisans ». Leur situation se détériore de jour en jour :

C'était misérable, sans confort. La *zemljanka** n'avait ni porte ni poêle, elle était froide, pas de linge, pas de quoi se changer, les poux avaient dévoré les gars. Impossible de se montrer dans les villages pour de la nourriture – on serait arrêtés et emmenés aux Allemands. On est là sans manger pendant un jour, deux, trois, puis on sort pour mettre la main sur quelque chose. Pour ces sorties, nous choisissons les nuits où il y avait de fortes tempêtes de neige, parce que la neige recouvre les traces ces nuits-là. Tu fais 8 kilomètres dans la neige jusqu'à péniblement parvenir à ton but, qu'est-ce que tu en rapportes ? Tu rapportes une bagatelle, tu rapportes des pommes de terre et c'est tout⁴⁹.

Les partisans s'accrochent encore à la fierté de leur choix de résistance, renforcée par l'amertume qu'ils ressentent à l'égard de l'appareil de l'État-Parti soviétique, qui a si terriblement failli. Le 7 novembre 1941, jour anniversaire de la révolution d'Octobre, trahie par « tous les dirigeants régionaux, les secrétaires du *rajkom**, le président de l'*ispolkom**, les agents et chefs du NKVD et du NKGB – tous ces Komarov, Chernyj, Puzaka etc. qui se présentaient jusqu'à la guerre comme les dirigeants et les chefs du district – [qui] ont honteusement fui le district», les partisans commémorent la date de leur entrée en clandestinité quatre mois plus tôt : la guerre efface la révolution tout en s'inscrivant dans sa continuité. Le 20 novembre, les partisans notent l'organisation « d'unités importantes de policiers, qui mènent le combat contre les partisans ». Peu après, les policiers attaquent le camp. Šmyrev réussit à s'enfuir dans la forêt :

Je me suis reposé comme il faut [dans la forêt]. Et là, je me suis senti mal ; j'ai pleuré et je suis parti à la maison. Je ne suis pas superstitieux, mais quelle coïncidence. Tout est gelé, pas un oiseau, rien. Quand je me suis assis, de minuscules oisillons me tombent dessus, ils pépient et se posent directement sur mon bonnet. Cinq petits oiseaux se sont posés. Je me dis : « C'est un présage de mes enfants. » Je me suis senti tellement mal⁵⁰.

Qu'il ressuscite le mythe révolutionnaire ou se transforme en expérience quasi légendaire, le combat partisan est inscrit par Šmyrev dans une lecture fabuleuse, héroïque de l'Histoire, qui est nourrie autant par la force de son engagement que par la profondeur de son traumatisme.

Alors commence pour Šmyrev, affamé et transi, une longue errance. Il s'adresse d'abord à une cousine, dont le mari lui demande immédiatement de quitter la maison par peur de la police. Il décide de rentrer chez lui : « J'allais à la maison avec le but de rentrer chez moi et de mettre fin à mes jours, parce que je n'avais plus de famille, on ne vit pas seul⁵¹. » En chemin, il passe chez son beau-père, qui ne le laisse même pas entrer chez lui : « Il m'a dit ça comme ça : “je ne te laisserai pas entrer dans la maison”. Je me suis senti encore plus mal. Voilà, je me dis, j'aurai vécu le moment où même ma famille la plus proche se détourne de moi et ne me laisse même pas entrer dans sa maison. » Il finit par arriver chez sa mère, où un voisin vient enfin à son aide : « Il a écouté mon récit, puis il s'est mis à me gronder pour mon état d'esprit. Il a pris mon arme et est sorti. Il est bientôt revenu et a dit : “Viens chez

moi, si nous mourons, alors nous mourons tous les deux”. » Il reste six jours chez ce voisin dont l'intervention l'a sauvé du suicide :

Pendant ces six jours, j'ai plus souffert que pendant tout le reste de ma vie. Dans ma maison, où vivait ma mère, ils venaient presque chaque jour, deux, trois fois, fouillaient la maison, ils tourmentaient ma vieille mère, elle est aveugle et sourde... Les minutes me semblaient une éternité. C'était comme ça – tu es assis à la fenêtre, tu observes, tu regardes la route. Tu penses qu'une heure s'est certainement écoulée, et tu regardes ta montre, quelques minutes seulement sont passées.

Il trouve ensuite refuge chez d'autres parents. Si son ancrage local a coûté la vie à ses enfants et facilité la traque allemande, il est aussi la principale chance de Šmyrev, qui y a trouvé les ressources matérielles et psychologiques de sa survie.

En janvier 1942, la roue tourne enfin : la contre-offensive de l'Armée rouge après la bataille de Moscou amène le front aux portes de Surazh. Avec l'aide matérielle de l'armée, les partisans restants se réorganisent. Un petit groupe de survivants viennent proposer à Šmyrev de prendre leur commandement. Il reprend le combat à la tête d'une unité bientôt transformée en brigade, qui compte environ 1 300 hommes au 1^{er} juin 1942. À cette date, Ejdinov, troisième secrétaire du Comité central du PC biélorusse, envoyé en mission par Ponomarenko⁵² dans la région de Vitebsk pour donner à Moscou un aperçu des circonstances sur le terrain, décrit ainsi Šmyrev :

Il faut que je vous dise que nous avons, en la personne de Šmyrev, un grand chef partisan, un homme d'une grande sagesse et aux qualités personnelles remarquables. On parle de lui bien au-delà des limites du district. Quand ils le croisent, les vieillards sourient amicalement, ils ôtent leur couvre-chef. Il passe dans la rue – les femmes sortent des maisons pour le saluer, pour lui dire quelques mots de sympathie, pour l'inviter. Il est aimé des combattants – ils l'appellent Père et le regardent avec fierté. Il est là-bas l'âme du mouvement. Il est l'auteur de nombreuses opérations complexes. Un homme du peuple, il a souffert d'incroyables privations. Un homme d'un grand courage personnel. Je dirais qu'il s'agit d'un héros populaire biélorusse. Tous les autres lui sont bien inférieurs. Et il est modeste en diable⁵³.

Entre caractère de Šmyrev, image légendaire du partisan telle que véhiculée dans la culture populaire russe et soviétique et traces des

expériences passées, on voit ainsi émerger par le traumatisme de 1941 une figure particulière du chef partisan, nouvel « acier trempé » du communiste de guerre. Dans son entretien avec la Commission d'histoire, Šmyrev conclut son récit personnel non pas sur les exploits des partisans, mais sur les paroles d'un homme brisé se revendiquant, malgré tout, patriote dévoué :

La mort de mes enfants a gravement atteint ma santé, cela fait longtemps déjà qu'il ne se passe pas une nuit sans que je pleure en me couchant. Parfois je ne ferme pas l'œil de la nuit. Parfois j'en arrive à penser que si je m'étais tué, peut-être que mes enfants seraient encore vivants. Mais je sais que c'est faux. Ils auraient tué mes enfants de toute manière, surtout si je m'étais rendu. Ils auraient fait comme ils l'ont fait avec tant d'autres : pendre d'abord tes enfants sous tes yeux, puis toi. Je ne pouvais pas me rendre, mais je pense parfois que si je m'étais tué, peut-être, mes enfants seraient vivants. Mais à présent, il n'en va pas que de mes enfants, il en va de la vie de tout le pays et de tout le peuple⁵⁴.

Šmyrev est relevé de ses fonctions en novembre 1942 et détaché auprès de l'état-major central du mouvement partisan, mais sa brigade continue à porter son nom. Ce passage est d'ailleurs le seul, dans toutes les sources disponibles, où Šmyrev fournit une explication, même brève, de son engagement, à travers la mention de l'impératif patriotique. Comme nous le verrons, ce silence est partagé par la plupart de ses camarades de combat, pour lesquels l'engagement apparaît en creux comme un mélange de hasard, de chance et de sentiment de devoir intériorisé au point de se passer d'explication. Šmyrev est représentatif de chefs charismatiques partisans, profondément marqués par l'expérience de 1941, aussi divers qu'aient été les détails de leur parcours de survie, unis par un choix d'engagement hors norme, nourri par un sens du devoir personnel et par leur itinéraire passé.

Les rescapés du front

Autres rescapés de la mort de masse de 1941, les soldats de l'Armée rouge, en particulier les jeunes officiers, qui sont parvenus à échapper tant au camp de prisonniers qu'au service des Allemands, et dont l'entrée en résistance armée au cours des premiers mois de 1942 marque la naissance véritable du mouvement partisan. Leur première expérience

Les Vaincus
Violences et guerres civiles
sur les décombres des empires (1917-1923)
par Robert Gerwarth
2017

La Contamination du monde
Une histoire des pollutions à l'âge industriel
par François Jarrige et Thomas Le Roux
2017

1968
De grands soirs en petits matins
par Ludivine Bantigny
2018

Le Pays des Celtes
Mémoires de la Gaule
Par Laurent Olivier
2018

Journal de la commune étudiante
Novembre 1967 - juin 1968
par Alain Schnapp et Pierre Vidal-Naquet
2018

Anatomie de la Terreur
Le processus révolutionnaire (1788-1793)
par Timothy Tackett
2018